



Les Chroniques de Mab

*La vengeance de la
Princesse*

D.O.Nairn

A Journey beyond the Forgotten Frontiers

Les Chroniques de Mab

La vengeance de la Princesse

**ou Voyage dans la vie d'une magicienne justicière dans la pittoresque cité princière
de Dianty**

Par D. O. Nairn

01	4
02	11
03	16
04	21
05	30

D'aussi loin que remonte l'élévation du premier prince de la ville, les marchés de Dianty ont toujours été les plus réputés du détroit de la Porte. Soieries, épices, teintures céladon et pourpre de murex s'y trouvent à qui sait y mettre le prix. Commerçants et négociants de toute la région et même au-delà, des cités du grand désert de Sel, y font des affaires. Des fortunes y naissent quand les cales des navires, allant ou venant, déchargent ou chargent les marchandises, ailleurs rares, ici pullulantes. Évidemment, le premier à y faire trouve richesse est le prince, qui touche sa taxe sur chaque produit négocié. Impôt maigrelet quand la vente est destinée à repartir vers d'autres cieux et, à l'inverse, substantiel pour ses sujets amateurs de belles choses. Et gare à celui qui se soustrairait au tribut ! C'est le prix à payer pour les riches habitants de la plus riche ville du monde.

C'est dans l'un de ces marchés qu'Agathe se promène. Accompagnée de son amie et disciple, Alexandra, elle se questionne intérieurement sur son propre statut aux yeux de la loi. Habitante de la Reine des Villes depuis moins de trois ans, elle n'en est pas encore pleinement citoyenne, même si cela ne saurait tarder. Silencieusement, elle lorgne les échoppes bourgeoises. Aucune de toutes les belles choses qui s'y trouvent ne l'émerveille vraiment. Ses besoins en matière de bijoux sont faibles et elle ne s'occupe pas elle-même de confectionner ses vêtements. Elle s'y ennuie presque, mais c'est le genre de lieu où elle doit être vue par la bonne société. Elle croise d'ailleurs la femme et la fille du seigneur de Villecentre, le magistrat plébéien accompagnant le déroulement des procédures de basse justice pour la zone marchande. Agathe ravit les clientes occasionnelles d'un salut courtois et d'une félicitation pour la beauté d'un tissu qui servira à la confection de la robe d'Antruejo de la débutante. La jeunette s'empourpre, espérant, comme beaucoup de ses paires, être celle qui incarnera l'idole femelle de la ville lors de la cérémonie.

Alors qu'elles sont attablées à la terrasse rehaussée d'un café, Alexandra complimente sa maîtresse :

- Vous avez parfaitement mis les formes lors de votre conversation avec ces dames. Elles étaient très heureuses.
- Croyez-vous ? Je n'ai fait que réciter l'une des phrases types apprises de M^{me} Berlu. Mon accent n'était-il pas trop prononcé ?
- Très peu.
- Juste ce qu'il faut pour leur rappeler que je suis une *estragière*, comme le dit le Grand Confrère.
- Même sans accent, elles ne l'oublieraient pas. Vous êtes trop impatiente d'être acceptée.
- D'un côté, je le suis, et de l'autre, pas vraiment.
- Votre fameux conflit d'affection, entre misanthropie et désir de plaire. Vous êtes ce que vous êtes, et c'est ce qui fait votre attrait pour beaucoup de ces femmes. Vous seriez homme que toutes les filles de bourgeois et de petits nobles se pâmeraient devant vous.
- Très joliment dit ! Des réminiscences de votre travail journalistique ?
- Oui, j'essaie d'imiter votre ton ampoulé. Vous aimez en faire des tonnes.

Agathe ricane en portant sa tasse de café à ses lèvres. Les deux jeunes femmes poursuivent leur discussion en s'intéressant à l'Antruejo et toutes les subtilités de cette fête d'antienne dont Agathe ne comprend pas les us. C'est au moment où Alexandra s'apprête à aborder l'accouplement symbolique des idoles, qui bien des fois s'avère très concret, que la maîtresse, devenue temporairement élève, voit une femme lui faire de grands gestes en contrebass de la rue. L'aura moribonde de l'individu étonne Agathe qui, d'un mouvement, sollicite le tenancier pour l'interroger.

- Ne prenez pas fait de cette personne, dit l'homme d'un ton encore plus « ampoulé » que celui d'Agathe. Il s'agit d'une vieille folle qui claudique de temps en temps près de nos rues. Je vais demander à la garde de l'éloigner.
- N'en faites rien. Il n'y a pas de gêne. Pensez-vous qu'elle puisse venir jusqu'ici ?
- Que nenni, madame. Les gens de cette condition n'ont pas l'autorisation de s'approcher trop près.

Agathe acquiesce alors qu'elle voit la femme fuir à l'approche de la garde. Silencieuse, elle se demande comment provoquer une

rencontre sans que sa démarche ne semble trop incongrue à ceux de son « milieu social ». La bonne société diantienne, qui l'accepte par curiosité, aurait tôt fait de la mettre au ban pour ses caprices, et son amitié avec la princesse n'y changerait rien. Résignée, Agathe termine son café. Cette ville dispose de règles officielles et officieuses, et personne ne peut les bouleverser facilement, pas même Agathe. L'air pensif, elle finit par avoir une idée et, avant de partir, laisse sur la table une de ses cartes de visite que le vent emporte.

C'est sur les coups de dix heures du soir, au domicile d'Agathe, que l'on vient frapper à la bibliothèque. Alexandra, plongée dans la lecture d'un traité d'initiation aux nobles arts, se détache de son œuvre et ouvre la porte sur une M^{me} Berlu à l'air contrit.

- Pardon, Alexandra, mais madame est demandée dans la cour...

- À cette heure ? interroge la jeune femme interloquée.

- C'est que... Il s'agit d'une mendicante. Je l'aurais bien fait chasser par Fransiz, mais elle dispose d'une des cartes de madame.

À ces mots, Agathe, qui n'avait pas quitté des yeux un gros volume, se lève de sa chaise et s'approche. Elle avait en réalité cessé de lire lorsque la responsable des domestiques avait frappé à la porte, mais elle aimait se donner un air mystérieux et détaché. Elle récupère la carte tendue par M^{me} Berlu et exulte intérieurement.

- Qui sait comment cette pauvre a obtenu cela, fait Agathe en saisissant son verre de vin. Faites-la entrer et servez-lui quelque chose de chaud à manger, j'irai la voir une fois mise.

- Madame ? demande une Berlu éberluée.

- Il ferait beau dire, intervient Alexandra de façon perspicace, que Dame Baroque n'accorde pas l'oreille à une personne disposant d'une de ses cartes, fût-elle d'une vile condition.

Agathe en rirait à gorge déployée, mais elle se contente d'un sourire approbateur et finit son verre d'une traite alors que M^{me} Berlu quitte la pièce.

- Vous en faites des tonnes, dit la Dame en essuyant une goutte de vin qui perle sur sa joue.

- C'est la poêle qui se moque du chaudron, répond l'intéressée qui, déjà, récupère une robe de chambre pour habiller convenablement sa maîtresse.

Par convenance plus que par nécessité, Agathe et Alexandra rejoignent l'office des domestiques quinze minutes plus tard. Elles y retrouvent M^{me} Berlu et Fransiz, le valet de pied, lorgnant avec méfiance une femme mangeant à table. Il s'agit bien de la personne ayant essayé de capter l'attention d'Agathe plus tôt. Elle et ses vêtements sont sales, mais moins que nombre de mendiants de la ville. À la vue d'Agathe, la pauvre se lève et, l'œil humide, s'approche en boitant.

- M'dame... commence-t-elle avant que Fransiz ne se place sur son chemin. P'rdon. Je ne cherche pas 'ttenter la grande m'gicienne.

- Je ne suis pas une si grande magicienne, fait Agathe en souriant. Laissez, Fransiz ! Vous pouvez nous abandonner, je ne risque rien.

Berlu et Fransiz, qui ne perçoivent pas l'aura non violente de la pauvre, acceptent difficilement. Agathe invite la femme aux dents clairsemées à reprendre son repas et s'installe face à elle.

- Du vin pour accompagner ? demande la Dame.

- C'serait beaucoup trop d'honneur !

- Cela me donnera une excuse pour boire plus que de raison !

- Vous n'avez pas besoin d'excuse habituellement, murmure presque inaudiblement une Alexandra souriante qui descend vers la cave à vin.

- Alors, reprend Agathe piquée, en quoi puis-je vous aider ?

- C'est que, grande m'gicienne, je suis maudite ! déclare la femme.

- Ah ! Et sous quelle forme vous affecte cette « malédiction » ?

- Eh bien, dans mon 'ctuelle condition ! Et dans d'autres choses ! Je dou's vous dire...

- Une seconde, la coupe Agathe qui se lève pour prendre trois verres alors qu'Alexandra repaît.

- C'est beaucoup trop... dit la mendicante estomaquée alors qu'Alexandra débouche la bouteille.

- Il faut laisser respirer le vin ? demande l'apprentie.

- Qui sait, répond Agathe en haussant les épaules.

- Fransiz ?

- Peut-être, peut-être pas... s'interroge la Dame qui remplit un verre pour la mendicante, puis le sien avant de tendre un verre vide à Alexandra. Punie !

- Je dou's reprendre ? demande la mendicante quelque peu décontenancée par tout ce qui lui arrive.

- Si ça ne vous fait rien, je vais regarder directement ce que vous voulez que je voie.

La réponse que lui fait Agathe en se réinstallant, gardant non loin la bouteille, surprend la mendicante qui ne sait trop quoi répliquer. Ne craignant pas la gale, la maîtresse des lieux tend sa main et saisit celle de son invitée. Feignant de lire les lignes de la main, elle pénètre en réalité dans ses souvenirs conscients.

- Votre vie n'a pas toujours été celle que nous voyons, reprend la magicienne. Vous avez eu une famille et une enfance parfaitement normale. Vous avez appris à lire et à écrire. Vous aidiez votre mère à la maison quand votre père et vos frères étaient aux champs. C'était une époque douce et facile, mais le Grand Froid y a mis fin.

- Oui... dit tristement la pauvre femme.

- Comme beaucoup trop, vous avez été envoyée dans un orphelinat. Vous y avez grandi. La responsable du lieu, marquée par votre connaissance de l'écriture, vous a prise comme aide. Miss Maria ! C'est ainsi que vous appelaient vos jeunes camarades.

- Miss M'ri' ... C'est vrai que je me suis appelée comme ç'...

- Arrêtez de me couper, tranche Agathe en buvant. Donc. Ah ! Vous n'avez jamais quitté l'orphelinat... D'abord comme assistante, puis comme responsable, puis finalement gérante de tout le bâtiment. Nous y voilà ! Il y a cinq ans... Les dettes du propriétaire et sa mort. L'immeuble est transmis au prince par testament qui, comme toujours, revend. Je vois... Les pensionnaires sont relocalisés hors de la cité et le personnel licencié. Pas de chance...

- Je pensais retrouver rapidement du travail.

- Vous ne manquez pas de qualifications. Continuez de manger et laissez-moi travailler. Je vois... Personne ne veut de vous. C'est étrange...

- C'est la malediction, dit brutalement la femme.

- Pas de geste brusque en présence de ma Dame, prévient Alexandra d'un ton qui n'admet pas de débat.

- Pardon...

Agathe finit son verre avec un sourire et ferme les yeux pour voir plus distinctement. La surprise première de Miss Maria fait place à une inquiétude. Elle apprend que nombre de ses anciens collègues sont

morts dans d'étranges accidents. L'idée de la malédiction apparaît plus forte de jour en jour, au fur et à mesure que les économies s'évaporent. La femme prend la décision de quitter Dianty pour des cieux plus bleus, mais au crépuscule de son départ, elle est agressée et dépouillée sur le port ! Sidération, colère puis résignation. À la rue, elle commence doucement à mendier. La honte est de moins en moins présente. La nuit, elle se cache. Un soir, un groupe d'hommes la débusque ! Ses craintes de se faire outrager ne se réalisent pas... mais les soudards la rouent de coups. Perdue pour perdue, elle parvient à quitter la cité princière par les champs, mais à peine sortie elle est de nouveau battue par des inconnus et contrainte de retourner en ville. Plusieurs fois, elle tente sa chance sur la route, mais le résultat est toujours le même. Assistant aux actes, Agathe comprend sans mal que de « simples » bandits auraient fini par tuer la pauvre femme. Non, ces agressions n'ont pas pour but de tuer. Aussi, lorsque la miséreuse n'est pas attaquée, elle termine inlassablement par se réveiller dans les murs de la ville. Résignée, Miss Maria ne quitte plus Dianty. Elle se soumet à cette violence récurrente. Elle y perd ses dents. Elle y perd sa santé. Et elle y perd une partie de son esprit...

Agathe lâche la main de la femme, remplit son verre et le vide d'une traite. La tête commence à lui tourner et elle sourit. La Miss Maria est rassasiée comme elle ne l'a plus été depuis longtemps. La magicienne lui offre l'hospitalité, mais elle refuse.

- La m'édiction ! Je ne veux p's que votre excellence en sou't fr'ppée !
- Pas de risque.
- Si ! Risque ! Il y ' risque ! s'emporte la pauvre, crispant Alexandra qui se prépare à bondir.
- Très bien, répond Agathe qui sent le trouble de la femme. Venez-vous asseoir, Alexandra, et servez-vous. Et réservez-moi au passage ! Alors... Miss Maria ! Je peux vous appeler comme cela ?
- Je crou's, réplique la femme qui se calme. Oui...
- Parfait. Je prends votre problème en main. Je pense bien que vous subissez un mal, peut-être pas une malédiction, mais je me crois capable de régler une partie du mystère. Je vous inviterais bien le temps de dénouer tout cela, mais je sens que vous avez vos habitudes. Revenez

demain soir à la même heure. Je n'aurai probablement pas encore tout résolu, mais vous pourrez manger.

Miss Maria ne comprend pas tout, mais elle comprend l'essentiel. Elle remercie vivement Agathe en la serrant, à la plus grande crainte d'Alexandra, et finit par partir. La magicienne reste pensive, ressassant les souvenirs de la femme qui demeurent vifs dans son esprit. Entre deux verres, elle note des pistes de réflexion et quelques hypothèses.

- C'est une enquête des plus palpitantes qui nous attend, ma chère, terme de dire la magicienne passablement ivre en se levant. Faut que j'aille pisser !

- Et vous laver ! précise une Alexandra bien moins soûle, suivant sa maîtresse dans les tumultueux escaliers conduisant aux chambres.

La lecture de pensée n'est pas une magie « incontestable ». Le cerveau n'est pas une machine stockant avec exactitude chaque souvenir, et il arrive fréquemment que l'organe mélange des choses proches. De plus, l'esprit de Miss Maria est lourdement affecté par ses dernières années d'exclusion et de violence, ce qui peut faire naître des histoires qui n'ont eu lieu que dans le crâne de la femme. C'est ainsi que, au matin, Agathe se rend au centre de traitement des « dons et successions princiers », un service perdu au cœur du palais Dominat, où siège l'assemblée princière de la justice, du culte et de l'urbanisme. La tâche pourrait être ardue pour un quidam venu porter plainte contre un intendant et ses subdélégués, mais la magicienne se glisse hors de l'interminable file d'attente et se laisse porter par le vent.

Le fameux « centre de traitement » n'est en réalité qu'un bureau lourdement chargé de dossiers derrière lequel est perdu Danien Trasti, un tout jeune fonctionnaire de dix-sept ans. Issu de la petite noblesse administrative, le garçon à l'allure pataude n'a de toute évidence pas l'habitude d'avoir de la visite, encore moins celle d'une femme aussi charmante que l'est Agathe. Entrée sans frapper, et sans mot dire, la magicienne déplace une pile de dossiers amoncelés sur la chaise faisant face au bureau pour s'y asseoir. Amusée par l'œil perdu du jeune homme, elle laisse un long blanc retentir dans la pièce, regardant Danien passer par plusieurs états intérieurs allant de la sidération à la fascination, en fleurissant avec l'incompréhension.

- Il me faudrait le registre des ventes des biens du prince obtenus par héritage. Celui de l'an 1651, si je convertis bien.

Après une hésitation, Danien commence à fouiller dans une pile de registres amoncelés et en extrait cinq livrets de notes. Il feuillette le premier ouvrage quelques secondes et le tend ouvert à la page à laquelle débute l'année 1651. Avec lenteur, Agathe lorgne la suite de biens énumérés par nature. La liste est exhaustive !

- Que... balbutie le noble fonctionnaire. Que recherchez-vous ?

- Un immeuble. Il abritait un orphelinat jusqu'à ce que votre service le vende... Je veux voir si ledit édifice existe vraiment.

- Ah ! Bien sûr... N'aurait-il pas été plus simple de se rendre à l'adresse du bâtiment pour découvrir s'il existe ou non ?

- Certes, finit par dire Agathe en refermant le registre après une pause.

Sur place, Agathe ne trouve pas l'édifice présent dans les souvenirs de Miss Maria, mais une manufacture récemment bâtie. Elle interroge quelques personnes, mais n'apprend que l'existence d'un bâtiment antérieur, abandonné et rasé l'année dernière, sans découvrir quelle était sa fonction passée.

Dans le centre de traitement des « dons et successions princiers », la magicienne commence l'exploration du troisième volume des biens légués au prince en l'année 1651. La matinée est déjà bien avancée quand le ventre d'Agathe se met à gargouiller. Danien Trasti hésite quelques secondes, puis ouvre la bouche, la referme, tortille ses doigts, ouvre la bouche, lève un index, le baisse, puis finalement émet un « Meuh... » que coupe immédiatement la magicienne en disant :

- Merci, j'en serais ravie. Je pense que le palais dispose d'une sorte de cafétéria ? Rien de trop lourd. D'où je viens, en Granalbine, on place des ingrédients entre deux tranches de pain. Faites-vous de même ? Rapportez-moi quelque chose de proche. Genre sucré-salé.

Le noble Trasti hésite jusqu'à ce qu'Agathe détache ses yeux de la liste des biens pour les noyer dans les siens. Subjugué d'émotion à ce regard, il se lève, quitte prestement la pièce et trotte dans les couloirs en direction des cuisines. La magicienne, qui n'a fait usage d'aucun sort, replonge dans son office en ricanant des juvéniles et honteuses pensées qui ont parcouru l'esprit du jeune homme. Elle s'apprête à passer au quatrième volume de la liste quand apparaît l'objet de sa convoitise :

Par la grâce du Prince, ci-don l'immeuble d'habitation situé 15R via Locatelli.

En annexe se trouve le nom du gérant de l'immeuble et sa fonction : orphelinat de la grâce d'Odon le Grand.

La question de l'existence du lieu résolue, Agathe quitte le palais. Dégustant sa *crescia* garnie de tomate et de fromage, récupérée des mains d'un Danien Trasti qui hésitait à rentrer dans son propre bureau, la magicienne réfléchit en marchant pendant les trente minutes qui la séparent de chez elle. Connaissant l'état déplorable du service du médecin légiste de la ville, elle ne s'attend pas à ce qu'Alexandra ait découvert d'information sur les morts des collègues de Miss Maria, et ce

malgré ses compétences journalistiques. De même concernant les agressions, qui sont chose commune pour les plus démunis que rien ni personne ne protège...

Arrivée à demeure, Agathe met en pause son investigation pour prendre acte des quelques plis reçus dans la matinée. Rares sont les clients qui, comme le fit la princesse, viennent directement chez la magicienne. Il faut dire que, même si elle commence doucement à disposer d'une réputation, les riches et puissants de la ville n'apprécient pas l'inconnu. Ils préfèrent faire appel à des maisons bien établies, comme les familles Vripagne, Tulzy ou Lorgior, plutôt qu'à une étrangère peu fiable. Une rumeur stupide est la pire des craintes dans la bonne société diantienne. Établie à son bureau, Agathe lit consciencieusement chaque lettre, mais malheureusement, peu de véritables demandes. Après avoir rédigé une réponse à chaque missive, en redirigeant les requêtes vers un de ses confrères de la guilde, la magicienne bâille méchamment et s'installe dans un fauteuil pour parcourir un roman. Sur les coups de quinze heures, M^{me} Berlu apporte un petit encas à la maîtresse de maison, puis, vers seize heures, Alexandra revient bredouille de son investigation chez le médecin légiste.

- Donc, fait Agathe en s'étirant, nous savons désormais que l'orphelinat existe bien, mais c'est tout.

- Ça prouve au moins que les souvenirs de Miss Maria sont justes.

- Pas vraiment. Une partie peut être juste. L'orphelinat a pu exister sans que jamais Maria y ait vraiment travaillé.

- Vous croyez ?

- J'en ai vu, des dérivés, dans la tête de certains personnages. L'imagination comble les vides, et parfois il suffit de croire fortement à une chose pour qu'elle devienne réelle. Mais, dans le cas de notre « cliente », je pense que nous sommes proches du « réel », du moins avant qu'elle ne soit mendicante... Il faut que je me replonge dans les souvenirs pour trouver une piste.

- Miss Maria reviendra probablement ce soir.

- Pas besoin, j'ai encore tout en tête. Allez me préparer la salle de méditation ! Non, attendez... Vous avez mangé ?

C'est en fin d'après-midi qu'Agathe se plonge dans une méditation profonde. Assise dans la pénombre d'une pièce insonorisée, la magicienne fait le vide. L'espace semble se distendre. Un bruit de fond se fait entendre. L'obscurité laisse la place à la clarté du soir quand s'ouvrent les prunelles couleur miel sombre de la jeune femme. Elle se trouve en ville, sur le chemin des quais. Miss Maria lui fait face. La scène a lieu quelque temps après son licenciement, alors que la nouvelle des morts de ses collègues la conduit à vouloir quitter la ville. Elle n'est que peu reconnaissable. Droite, le regard vif, bien que légèrement apeurée par la situation. Elle doit avoir une petite trentaine d'années. Le bateau qu'elle doit prendre la portera à Lortour, l'un des grands ports de Gan. À partir de là, Lutis, la capitale, ne sera plus très loin. Ses mains tremblent. Quitter Dianty ? Fait-elle le bon choix ? A-t-elle vraiment réfléchi à tout ? Et si c'était une erreur ? Son regard transcrit ses questionnements. La nuit est proche de tomber sur la baie. C'est l'heure. Il ne lui reste plus qu'à rejoindre le ponton, mais elle ne l'atteint pas. Un groupe d'hommes sorti d'une ruelle se place face à elle. Maria n'imagine pas qu'ils soient là pour elle. Elle veut faire un écart, mais ils la bloquent. Elle n'a pas le temps d'avoir peur qu'un coup de poing l'assomme ! Tout redevient noir. Agathe altère le temps, remonte avant le coup et stoppe l'image. Les agresseurs n'ont rien de bien particulier. Il y a quelques badauds et marins non loin. La magicienne garde cette pause en mémoire. Le monde se bouleverse à son commandement et elle reparaît de nuit, dans la cage d'escalier d'un immeuble de la ville. C'est là que Maria se cache la nuit. La femme n'est plus aussi droite. Elle n'est plus aussi quelconque. Elle semble avoir vieilli de dix ans. Elle ne dort que d'un œil, mais cela ne la sauve pas. Saisie par les vêtements, elle se réveille en sursaut. Elle n'a pas le temps de hurler qu'elle est jetée dans les escaliers. La chute n'est pas très violente. Elle parvient à se relever et court vers la sortie, mais dehors d'autres bandits sont là. Un croche-patte la plaque au sol. Maria se recroqueville sur elle-même, mais rien ne se passe tout de suite. Les hommes attendent en rigolant, puis vient le premier coup. Il n'est pas très fort. Les suivants non plus. Le son est distordu. Les chocs se font plus forts ! Agathe stoppe la projection. L'image est perturbée par la perspective de Maria. Le bruit également, mais la magicienne remarque un détail. Elle revient en arrière et relance

l'agression au ralenti. Là ! note la magicienne. Elle isole quelque chose. Une voix... Une phrase qui précède l'intensification des coups. Elle accentue cet élément et parvient à le rendre audible...

- Plus fort ! sonne la voix.

Agathe rejoue plusieurs fois ces deux mots. « Plus fort... Plus fort... Plus fort ! » Il y a un commanditaire, pense la magicienne.

Autre scène, hors de la ville. Miss Maria a cherché à partir, mais encore une fois elle est agressée. Malgré l'absence de luminaires, la lune éclaire suffisamment pour distinguer l'environnement immédiat. Les bandits ne sont pas apparus par magie. Il y a deux calèches non loin. Après s'être évanouie sous les coups, Maria se réveille assez pour voir qu'elle est ramenée en ville.

Autre jour. Cette fois Maria a quitté la ville hors des chemins. Dans un bois, elle découvre un renforcement dans une souche où s'endormir. Loin de toute présence humaine, elle dort profondément comme ce n'est plus arrivé depuis longtemps, mais quand elle rouvre les yeux, elle se trouve dans une rue de Dianty. Sa réaction est violente, mais Agathe coupe le souvenir. Tout redevient noir.

- Elle est maudite, déclare la magicienne à Alexandra en sortant de la salle de méditation.

- Vraiment ? demande l'apprentie en quittant sa somnolence. Quel genre de malédiction ?

- Aucune idée. Il est quelle heure ?

- Aucune idée... Tard, j'imagine.

- Parfait. Il me faut le registre des magiciens de la ville.

- Quand je disais tard, je ne parlais pas de « tard, le soleil vient de se coucher ». Nous sommes dans le monde de la nuit.

- Oh... Pas de sortie, donc.

- À moins de vouloir vous rendre dans les quartiers infâmes, comme la dernière fois... Même pas, d'ailleurs. Le guet des arrondissements riches est plus strict dernièrement. Sans être noble, vous ne passerez jamais les portes des quartiers adjacents et...

- C'est bon, j'ai compris. Foutu couvre-feu !

Alors qu'elle est attestée depuis le début de l'ère de la Redécouverte, c'est en 986 que le pouvoir politique diantien reconnaît l'existence de la confrérie des magiciens et des règles régissant la pratique de la magie : la Magia Carta. L'officialisation de cette réglementation est rapidement suivie de la création d'un serment et de la construction d'un bâtiment où se réunir. Situés dans le cœur commercial, les magiciens unissent leur communauté aux plus prestigieuses affaires de la cité marchande. Dommage que le bâtiment soit si moche, pense Agathe qui ne goûte pas l'architecture « redécouvertienne », fait pour paraître tel un cube homogène noir sans ouverture, finement gravé de centaines de milliers de bas-reliefs. Alexandra, au contraire, aime énormément ce style, devenu rare, et donnant un profond sentiment de mystère à celui ou celle qui parvient à y pénétrer. Sans mal, la magicienne et son élève le font.

La salle du grand registre est une pièce volontairement solennelle. Haute d'une dizaine de mètres, sa structure ovoïde d'un blanc nacré ne dispose que d'un grand pupitre de granite blanc sur lequel se trouve le grand livre recensant l'ensemble des magiciens, et de la seule magicienne, membres de la confrérie. Sont également notées leurs spécialités et, si cela le mérite, leurs réalisations.

- C'est très impressionnant, dit Alexandra en s'approchant du grand livre ouvert. Vous savez qui rechercher ?

- Non, répond nonchalamment Agathe.

- Il y a un index ?

- Non plus, il faut feuilleter jusqu'à trouver.

- Ça va être long, murmure l'apprentie en se penchant pour lire la présentation de Loliroy Funnlock.

- Quelques minutes, tout au plus...

- Dame Agathe Baroque de Granalbine, tonne une voix d'une grande intensité. Vous savez bien que les apprentis n'ont le droit de consulter le grand registre !

Un sourire se dessine sur le visage d'Agathe lorsque apparaît le Grand Confrère, maître de l'assemblée des mages de Dianty. L'homme

d'un âge très avancé pourrait être une caricature de grand magicien. Petit, chauve et pourvu d'une longue barbe, l'ancêtre voûté marche en claudiquant avec l'aide d'une canne d'ivoire et d'or. Il est habillé de la robe traditionnelle des maîtres magiciens et d'un pourpoint noir et or, et son air n'a rien de sympathique.

- Aimable Grand Confrère, dit Agathe en s'inclinant avec respect. Pardonnez à ma jeune ignorante. Ce que l'on peut être sotté à dix-neuf ans !

- L'on peut également l'estre à vinttroise, répond l'homme. Qu'estes-vous venue quérir ?

- Un nom, bien évidemment. J'ai ouï dire que Dianty dispose d'un sort particulier : l'Eslia Urba.

- Le sourt des malandrins ! C'est effectivement un sourt unique de la ciptet, qui lie à elle des crapules qui pourraient vouloir s'en évader ! Il n'estre maistriser que de quelques esleüs ! C'est un sourt sacré !

- C'est cela, oui. C'est un sort d'un intérêt remarquable et j'aimerais...

- Jamais le maistre Stuldi ne vous l'enseignera !

- Fichtre... Ce n'est pas de chance, tout de même. Tant pis ! Vous venez, Alexandra, nous y allons.

Sur ces mots, Agathe offre une révérence et quitte la pièce, rapidement suivie de sa disciple.

- C'est tout ? murmure Alexandra. Nous n'avons rien appris de neuf.

- Bien assez quand on sait que celui ou celle qui maîtrise l'Eslia Urba est tenu au secret, répond Agathe à la même intensité.

- Mais pourquoi le Grand Confrère vous l'a dit ?

- Parce que c'est un arrogant qui aime paraître supérieur et qui n'a toujours pas digéré l'histoire de la colonne de feu, glousse la magicienne. Il voulait me remettre à ma place.

Sorties du bâtiment, les deux femmes font un crochet à la terrasse d'un café huppé pour profiter de la fraîcheur du matin. Connaître le nom du détenteur de la formule est une chose, le trouver en est une autre. Plus de trois cents magiciens œuvrent en ville, la majorité dans des boutiques, quelques-uns sont plus nomades et d'autres, rares, sont au service de l'administration princière. Agathe doute qu'un simple boutiquier soit le « gardien » d'un tel sort. Stuldi travaille-t-il pour le prince, ou plus sûrement pour l'une des assemblées ? Probablement pas

celle des finances. Encore moins celle de la marine. Peut-être pour le commerce, mais plus certainement pour l'une des deux autres : la guerre ou la justice. La magicienne sirote son café. Elle interroge Alexandra sur des notions de magie élémentaire tout en réfléchissant. Les assemblées disposent sans doute de registres de leurs employés, pense-t-elle.

Danien Trasti semble toujours quelque peu décontenancé quand Agathe et Alexandra entrent dans son bureau. La disciple se montre respectueuse face à un noble administratif, mais sa maîtresse n'en a cure et réclame simplement le registre du personnel. Danien hésite quelques secondes, puis quitte son bureau.

- Combien de chances qu'il aille chercher des gardes ? demande Alexandra.

- Je ne sais pas trop... Une sur deux, peut-être, répond la maîtresse en s'étirant de tout son long.

Les deux femmes attendent une dizaine de minutes avant que le jeune homme ne revienne avec un gros volume dans les mains. Encore une liste exhaustive et sans index. Agathe commence la lecture, alors que les deux autres semblent quelque peu gênés. Alexandra salue et se présente, ce à quoi le jeune noble répond de la même façon. S'enchaîne une suite de banalités malséantes où chacun pose une question insipide à laquelle l'autre réplique avec la même passion. Cela pourrait durer des heures, quand brutalement Agathe a une épiphanie et interroge Danien :

- Vous connaissez un Stuldi ?

- Eh... fait le jeune homme. Gordavez Stuldi ? Oui. C'est le magicien-chef du service contentieux.

- Son bureau ?

- Au troisième. Dans la salle bleue...

Sur ces mots, les deux femmes sortent et prennent la direction indiquée. Traversant le palais, elles se perdent deux fois avant qu'Agathe laisse le vent la conduire à destination.

Alexandra est émerveillée en pénétrant dans la salle. Cela n'a rien à voir avec le petit laboratoire secret de son maître ou avec le gigantesque atelier de la famille Tulzy ! Long d'une cinquantaine de mètres, l'office d'un blanc immaculé est pourvu de nombreux pupitres de travail où des dizaines de personnes entièrement vêtues de blanc s'affairent. Le local disposant d'une verroterie abondante et complexe,

l'apprentie se perd en regardant des liquides mauves, jaunes ou pourpres circuler par des tuyaux de verre, traverser toute la pièce, passer par une machine à vapeur, pour ressortir d'une tout autre couleur, avant d'être récupérés avec moult minutie. Tout n'est qu'enchevêtrement multicolore dans les yeux d'Alexandra. Agathe a moins d'étoiles dans les prunelles. D'un claquement de mains, elle fait résonner tout le lieu, au point de faire craindre l'explosion des structures cristallines. L'effet désiré s'accomplit quand un homme d'un charisme déconcertant sort de nulle part en hurlant des insanités.

- Gordavez Stuldi ? demande Agathe d'un air détaché face à la montagne de muscles ressemblant plus à un chevalier qu'à un magicien de la confrérie.

- Pour qui vous prenez-vous, misérable imbécile ! tonne l'homme.

- Agathe Baroque. J'ai à vous parler.

- Baroque ? L'étrangère d'Austrasia...

- Granalbine, corrige la magicienne.

- Sortez immédiatement de ce palais avant que je donne l'ordre de vous faire enfermer.

- Je suis sûre que votre numéro testostéroné fait de l'effet à bien des personnes, comme ma disciple... Arrêtez de le regarder comme un bout de viande, vicieuse ! Mais donc... Qu'est-ce que je disais déjà ?

- Mareldiana, gronde Gordavez à une assistante, va prévenir la garde !

- Pour le bien de votre réputation, je crois que vous devriez dire à votre... Mareldiana ? J'aime beaucoup votre prénom. Donc ! Pour le bien de votre réputation, vous n'allez pas appeler la garde, mais les cuisines pour nous servir du thé, ou du café... Plutôt café ! Alexandra ?

- Du café ira, murmure la fille trop affectée par la lourdeur de l'air.

- Café donc. Et allons-nous installer dans votre bureau, ce sera plus calme pour parler.

Gordavez Stuldi dévisage Agathe quelques secondes. Se questionnant sur la femme, et se remémorant l'exploit pour lequel elle était reconnue, il finit par désigner une pièce adjacente.

- Je vous écoute, dit l'homme en s'installant derrière son bureau.

- Très jolie bureau, répond Agathe en scrutant les bibelots magiques qui habillent une vieille armoire. Vos créations ? Non, certains semblent trop anciens... Collectionneur ?

- Ma dame, miaule Alexandra alors que le visage de Stuldi rougit de rage.

- Il y a cinq ans, vous avez odieusement utilisé le sort de l'Eslia Urba sur une pauvre mendicante. Vous allez me dire le nom de votre commanditaire.

La fin de la phrase de la magicienne n'a plus le ton enjoué de son début. Il a quelque chose de froid et de menaçant. Presque inhumain. Le magicien perd son regard colérique. Ses yeux balayent la pièce comme pour se souvenir. Ses larges épaules se voûtent légèrement. Il a un instant d'hésitation, puis parle avec calme :

- C'est une vieille histoire dont je ne suis pas fier. Il faut que vous compreniez que l'utilisation du sort de l'Eslia Urba n'est pas régie par une quelconque loi. Celui ou celle qui en a la charge peut en faire ce qu'il veut...

- Mais il y a un code, le coupe Agathe.

- Un code moral, oui. Le sort a été consacré par de saints hommes et ne doit jamais être utilisé à tort...

- Je m'en moque, le recoupe la magicienne. Qui ?

- Un jeune noble. Le fils d'un des conseillers du prince.

- Pourquoi ?

- Parce qu'on ne dit pas non à certaines personnes et à leurs proches. J'étais jeune et plein d'ambition...

- Je me fous de vos raisons. Pourquoi vous a-t-il fait lancer le sort ?

- Je n'en sais rien. Probablement pour une blague sadique, comme à chaque fois qu'un noble demande quelque chose dans le genre. Je perdrais tout le respect dont je dispose si vous parlez de cela.

- Vous allez me dire deux choses : comment faire disparaître le maléfice et quel est le nom du noble !

Pénétrer dans un palais administratif n'a rien de bien complexe. Pénétrer dans la demeure ancestrale de *la noble et ancienne famille de Lorca, tribun de la Catemontuosa Oro et ami des peuples*, est une tout autre paire de manches. Agathe pourrait simplement mettre fin à son enquête en libérant Miss Maria du maléfice et en lui offrant un billet pour n'importe quelle destination, mais elle veut savoir. Ce désir est une drogue qui habite la magicienne. C'est cela qui est le carburant de ses actions. Le vent qui la pousse en avant... Elle prend donc son mal en patience, perfectionnant ses hypothèses, et attend le premier jour de la fin de semaine qu'un riche attelage vienne la chercher à son domicile.

- Comment as-tu présenté la chose ? demande Agathe à la propriétaire du véhicule allongée sur un petit matelas.

- Simplement en disant que je viendrais prendre le thé, répond nonchalamment la princesse Mahaut en exhalant la fumée d'une longue pipe. La famille de Lorca fait partie des plus prestigieuses maisons, bien qu'elle ait connu des déboires ces dernières années. Personne ne soupçonnera de nous d'autres motivations qu'une discussion de convenance. Je leur ai dit que je serais accompagnée de la fameuse granalbienne qui a fait rôtir vifs une cohorte de magiciens !

- Personne n'est mort.

- Pas selon les rumeurs. Si tu savais ! Il y a de tout, du murmure qui te dit géante et laide, d'autres qui prétendent que tu es ici pour préparer une invasion ou encore que tu m'aurais envoûtée et aurais fait de moi ton amante !

- Les rumeurs ont souvent un fond de vérité, ricane la magicienne.

- Il est vrai que, si tu avais été un homme... minaude la princesse, offrant à son amie de s'allonger à ses côtés. Mon oncle a encore parlé de toi lors d'un dîner familial. Il feint le contraire, mais je le soupçonne d'être épris.

- Le prince dispose d'une belle âme, dit la magicienne en souriant. Il m'a écrit le mois dernier. De très beaux mots.

- Que ne donneraient les femmes de la noblesse pour un tel privilège, mais elles ne sont pas toi. Peut-être devrais-je t'introduire à la cour de façon plus officielle. Qu'en penses-tu ?

- Je décline aimablement, ricane Agathe. Ton entourage est trop plein de serpents. Et puis... je ne voudrais pas donner de faux espoirs à ton oncle.
- Cette conversation me semble trop négative. Fais-moi un tour de magie ! Surprends-moi. Fais-moi rêver !
- Eh bien, murmure la magicienne en réfléchissant. Je pourrais changer mon apparence pour devenir l'« homme » que j'aurais pu être.
- Oh, fait la princesse amusée. Une simple illusion ou bien disposerais-tu alors, disons, d'attributs caractéristiques ?
- Qui sait ? ricane Agathe.
- J'ai bien envie de voir ça, rit franchement Mahaut. Mais l'une comme l'autre savons que tu n'irais pas assez loin dans le jeu, de mon point de vue.
- Tu n'as pas tort, acquiesce la magicienne gênée en se rendant compte de ses propres fanfaronneries.
- Un jour, je sais que tu me rejoindras dans mes vices, clame la princesse débauchée. À défaut, nous pourrions simplement boire !
- Serait-ce pour cela que j'ai dit à Fransiz de mettre dans le coffret de la calèche une caisse de Langhe ?
- Dans le coffret ? se scandalise faussement la princesse. Nous allons devoir nous arrêter immédiatement pour les récupérer.
- Quand nous aurons terminé ces deux-là.

La princesse rit de plus belle quand deux bouteilles de Château Wast apparaissent brutalement dans les mains de la magicienne, alors que l'attelage fonce dans les ruelles.

Il faut cinq heures pour que la voiture princière arrive au domaine de la noble et ancienne famille de Lorca. Malgré le petit retard, les deux occupantes sont immédiatement accueillies par une véritable troupe alignée comme à la parade. D'un côté la vingtaine de domestiques du lieu et de l'autre les membres de la famille présents. Dès que la princesse paraît à sa fenêtre, il y a comme un éclat qui naît dans les yeux et les cœurs de chaque homme de l'assemblée. C'est le maître des lieux, le patriarche Frederiks de Lorca, qui aide Mahaut à descendre. À la lumière du soleil à l'agonie, ses longs cheveux blonds prennent une teinte d'or, et ses yeux d'un bleu cristallin deviennent de véritables gemmes. L'homme en est particulièrement émerveillé.

- Votre excellence, murmure le patriarche en un baise-main. Bienvenue à la villa Lorcasta.

- Frederiks, cher professeur, dit la princesse avec un sourire désarmant. Tant de cérémonie n'était pas nécessaire. Cela me touche, alors que nous ne sommes là que pour apprécier votre compagnie le temps d'une soirée.

- Excellence, vous savez comme le protocole m'est important.

- Oui, je n'ai pas oublié vos cours de bienséance, dit la femme en lui prenant le bras. Mais pour aujourd'hui, et en cela j'insiste, je souhaiterais que vous et les vôtres m'appeliez simplement Mahaut. Comme lorsque j'étais petite.

- Vos paroles emplissent de joie le cœur du vieil homme que je suis...

La princesse, sincèrement touchée, embrasse l'homme sur la joue. Elle se tourne ensuite vers la voiture et tend sa main à Agathe, qui sort à son tour. Bien que tous les distinguent, la vue de la magicienne est aussi émotionnante pour les hôtes que l'apparition de la princesse. Sa longue chevelure d'un noir profond et sa haute taille n'y sont pas étrangères. Consciente de son statut « inférieur », Agathe se courbe dans un salut, et Frederiks, charmé, l'honore également d'un baise-main.

- Laissez-moi vous présenter ma famille, dit le patriarche en retrouvant ses esprits. Frederica, ma fille...

- Fred, fait la princesse en offrant une accolade à la femme. Cela fait si longtemps.

- Oui, excellence, répond la jeune femme avec un sourire.

- Qu'ai-je dit ?

- Pardon, excellence... enfin, Mahaut, je veux dire.

Le patriarche enchaîne les présentations formelles en passant à son fils aîné et héritier, Frederiks, la femme de ce dernier, Marie, et le jeune fils des deux, Frederiks également. Suivent le second fils du maître des lieux, Anton, sa jeune femme, Sahra, et leur nouveau-née, Espéria.

- Merci à tous de m'accueillir, finit par dire la princesse, saluant au passage les domestiques qui en semblent très fiers. À mon tour, donc, je vous présente ma chère amie Agathe Baroque de Granalbine.

- C'est un grand plaisir, dit le fils aîné après que tout le monde a salué d'une révérence. J'ai peu connu feu votre oncle, mais nos rares

rencontres ont toujours été très... riches. Même si cela a eu lieu il y a des années désormais, moi et ma famille vous présentons nos condoléances.

- Merci, répond solennellement la magicienne. À dire vrai, je n'ai que peu connu mon cher oncle, mais il est juste de dire qu'il était un homme d'une grande instruction.

- Un brave homme, conclut le patriarche en un geste invitant tout le monde à rentrer dans le manoir.

L'assemblée se disperse alors. La famille Lorca conduit ses convives dans un salon pendant que les domestiques s'en retournent à leurs offices. Mahaut est une parfaite convive, murmurant les bons mots avec l'habileté d'une funambule et pouvant suivre plusieurs conversations parallèles. Elle charme tout le monde. Agathe de son côté devient rapidement la coqueluche du plus jeune des Frederiks, à qui elle montre quelques tours de lévitation et autres sorts d'étincelle.

- Je m'interroge, commence Marie de Lorca en prenant son fils dans ses bras. J'ai entendu que Granalbine et Gan étaient sur le sentier de la guerre et que les magiciens de deux nations avaient interdiction de quitter leur pays dans l'attente d'une possible mobilisation.

- C'est vrai, confirme Agathe. Mais seuls les hommes ont l'honneur de pouvoir être appelés sous les drapeaux. Du moins dans l'armée de mon pays.

- Gan autorise les femmes à se battre ? demande le petit garçon avec surprise.

- Il semblerait, lui répond son père gêné. Un nouveau général est à la tête des armées de l'illégal république ! L'homme modernise ses troupes et bouleverse des règles établies depuis la nuit des temps. Pauvre monde, la guerre est proche.

- Le sujet est trop grave pour être abordé en présence d'enfants, émet la jeune Sahra, sa nouveau-née dans les bras.

- C'est hélas, ma chère belle-sœur, un sujet dont ils entendront parler. Mais peut-être pouvons-nous les épargner encore quelques années. Peut-être ne serons-nous pas directement affectés.

- Que les dieux t'écourent, murmure la jeune mère en berçant son nourrisson.

- Autrefois, il ne fallait pas craindre la guerre, intervient le patriarche. Il s'agissait d'actions nobles qui couvraient de gloire et de fierté ceux qui

y participaient. Et personne n'aurait choisi de fuir ! En période de paix, ce sont les meilleurs de chaque nation qui rejoignent notre magnifique contrée. Des hommes et des femmes de talent, comme vous l'êtes à l'évidence, madame Baroque. Des personnes qui veulent s'enrichir et enrichir la cité ! Mais, désormais, il n'y a plus d'honneur dans les cœurs des peuples. Les hommes ne prennent plus les armes pour défendre leur nation ! Ils fuient, la queue entre les jambes, et viennent ici. Il suffit de voir l'invasion orientale que nous subissons depuis des années ! C'est une honte.

À l'exception de Marie et Anton, tout le monde acquiesce gravement. Fort heureusement, les conversations qui suivent se font plus légères et joyeuses. Mahaut est ravie d'apprendre que la famille a conclu un tout nouvel accord commercial particulièrement intéressant et que ses quelques soucis financiers sont sur le point de disparaître. La princesse se montre passionnée par la discussion d'Anton de Lorca, et lui fait quelques sourires discrets. Pendant ce temps, Agathe se charge de détourner quelque peu l'attention en narrant quelques-unes de ses précédentes péripéties. L'auditoire est si captivé que les heures file plus rapidement que prévu. Le patriarche insistant, Mahaut et Agathe acceptent de demeurer la nuit à la villa Lorcasta.

C'est pendant le repas, alors que les enfants sont couchés, que sont débouchées les bouteilles de Langhe. Les langues se délient à mesure que l'ébriété grandit et, quand le patriarche est conduit au lit par son valet de chambre, les vérités paraissent. Scandales et ragots de maisons rivales sont dévoilés. Des blagues grasses entraînent des éclats de rire. Après le départ de la maîtresse de maison, ne restent plus que les jeunes adultes. Dans un petit fumoir, tous, à l'exception de la jeune mère, partagent le bec d'une pipe bourrée d'une plante orientale qui engourdit rapidement les esprits. Les discussions se font plus nébuleuses. L'héritier des Lorca et sa femme finissent par s'endormir l'un contre l'autre alors que l'épouse du puîné quitte la pièce.

- Peut-être devrions-nous nous rendre dans une autre chambre pour ne pas réveiller votre frère et sa femme, murmure la princesse dans un rire ivre de fumée.

- Pensez donc, s'esclaffe Anton de Lorca. Ces deux-là pourraient être au cœur d'un orchestre gannien qu'ils ne se réveilleraient pas.

- Ah oui ? minaude Mahaut en lançant un regard à Agathe avant de s'approcher de l'oreille de l'homme. Alors peut-être pourrions-nous commencer un autre type d'échange ?

- Ici même, hoquette le gentleman après un moment de sidération.

- Eh bien pourquoi pas ? murmure presque imperceptiblement la princesse en faisant glisser sa main sur l'entre-jambes du cadet de famille alors qu'Agathe quitte la pièce discrètement.

Il ne reste plus grand monde d'éveillé dans le manoir. La magicienne furète un moment jusqu'à tomber sur une chambre d'enfant où Sahra de Lorca donne le sein à sa fille.

- Pardon, murmure Agathe lorsque la porte grince à son contact.

- Il n'y a pas de mal, répond sur le même ton la jeune mère en souriant. Venez.

- Je ne voudrais pas déranger.

- Ce n'est pas le cas. À moins que ce soit moi qui vous gêne ?

- Nullement, même s'il est vrai que je n'ai pas vu de femme nourrir son enfant depuis longtemps.

- Alors venez, de toute façon je suis peut-être la seule personne encore en situation de converser. Et puis, vous êtes là pour ça, non ?

- Comment ça ? demande Agathe interloquée.

- Une princesse qui visite une famille noble, avec une magicienne récemment installée et donc totalement vierge des intrigues de la cour. Je ne suis pas née noble, mais je ne suis pas bête. Des alliances entre puissants se forgent lors de telles soirées. L'oncle de la princesse se fait vieux et la succession est discutée.

- Vous allez trop loin en conjectures, sourit la mage. Ce n'est qu'une visite tout ce qu'il y a de plus normal.

- Évidemment, et votre amie ne fait que « discuter » avec mon époux.

- Je... balbutie Agathe.

- Ne vous en faites pas. Je ne suis pas le genre d'épouse à craindre pour son mariage. Que les puissants s'amuse. Il n'y a ni offense ni jalousie. Peut-être même aurais-je participé si je n'avais pas eu plus important à faire.

- Vous êtes... intéressante.

- Croyez-vous ? demande la femme en recouchant son enfant rassasiée. Vous ne devez pas connaître beaucoup de nobles. Leurs pratiques sont plus libérées que celles du peuple.

- Certes, mais entre pratiquer le libertinage et torturer une femme, il y a un monde, non ?

- Je ne... balbutie cette fois Sahra.

- C'est bien vous et votre mari qui avez payé Gordavez Stuldi pour que Miss Maria ne puisse s'échapper de la ville et que vos hommes puissent la battre régulièrement ? J'ai exploré ses souvenirs, et il y a une ressemblance frappante entre certains de vos domestiques et ses agresseurs.

- Je ne comprends pas... fait la femme visiblement très mal.

- Le maître Stuldi pense à un jeu pervers, mais il n'en est rien, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas née noble, mais vous n'êtes pas née du tout, du moins pas sous le nom de Sahra... Sahra Creke, c'est cela ? Fille d'un riche marchand de la ville, mort lors du naufrage d'un de ses bateaux. Les vieux journaux retrouvés par mon assistante disaient que sa fille avait sombré avec lui. Mais, miracle, vous reparaissiez à vos dix-sept ans. Une couverture idéale, non ? Pour une aventurière ayant grandi dans un orphelinat. L'orphelinat de la grâce d'Odon le Grand, par exemple ? Problème : et si une mauvaise rencontre avec un ancien pensionnaire faisait capoter l'usurpation ? Alors l'aventurière fait disparaître les preuves, ne gardant qu'une personne en vie dans une volonté perverse. Qu'en pensez-vous ? Il y a sans doute des points où je n'ai pas juste, n'est-ce pas ?

- Il y a beaucoup de points où votre histoire semble très fantaisiste, finit par dire gravement la femme après un moment de léthargie. Vous savez, il y a des histoires qui courent sur vous... Comme la mort tragique de votre oncle, qui coïncide étrangement avec votre arrivée dans notre belle cité. Ou la mystérieuse disparition d'hommes du centre-ville, connus pour leur violence vis-à-vis de leurs épouses, ou d'autres connus pour leurs... disons, perversions secrètes. Une chose est sûre, même si les rumeurs sont déconnectées, certains y voient des liens subtils. Vous êtes une personne des plus atypiques. Suffisamment pour vouloir aider une gentille mendicante, n'est-ce pas ? Mais les apparences sont trompeuses. Laissez-moi donc vous raconter une autre histoire. Fictive ! Une qui

diffère légèrement de la vôtre. Celle d'une petite fille dont le riche père vient de mourir sur les mers. Étrangement sans maison et sans fortune du jour au lendemain, elle est déposée dans un orphelinat par un parent lointain. Là, la responsable de l'établissement, piquée par l'éducation trop châtiée de la fillette, fait d'elle une servante... presque une esclave. Elle l'appellera même « Princesse Sahra », par moquerie. Malmenée par tout le monde, elle finit par accepter sa condition, se disant que ses quinze ans arriveront suffisamment vite, et avec eux la liberté. Mais, malheureusement pour la fillette, cela ne se passe pas ainsi. Elle est désormais majeure, et certains hommes de l'établissement s'autorisent de nouvelles choses ; c'est dans l'ignorance volontaire de celle qui aurait dû être une protectrice que l'orpheline est souillée nuit après nuit. « Princesse Sahra... Princesse Sahra », murmurent les hommes qui s'enchaînent sur le corps de la fille. Perdue pour perdue, les rues des quartiers infâmes et les métiers du monde de la nuit ne semblent plus si terribles. La fillette, désormais femme par l'outrage, fuit et devient ce qu'elle devient. Beaucoup ne survivent pas longtemps à cet emploi. Certains clients aiment trop l'alcool... Aiment trop frapper. Renseignez-vous. Vous apprendrez des choses édifiantes. Par chance pour notre personnage de fiction, elle est accueillie dans une bonne maison. De celles que fréquentent les riches et puissants. Beaucoup des filles qui y travaillent rêvent de devenir une favorite. Mais évidemment, cela reste toujours de l'ordre du rêve... sauf pour notre protagoniste. Une rencontre. Puis deux. Puis trois. Et voilà que, ému par l'histoire de la fille, un jeune noble tombe amoureux. Tellement qu'il est prêt à toutes les folies pour être avec elle. Comme faire disparaître des preuves. Faire acheter un immeuble à un bourgeois enrichi par le vol d'un héritage est facile. Lui faire rédiger un testament aussi. L'assassiner encore plus. Après cela, ceux qui connaissent les institutions de notre bonne cité savent la suite. L'orphelinat est vendu et ses habitants mis à la porte. Faire couler le sang de ceux qui ont fait couler le sang n'est que justice, non ? Mais la justice ne suffit pas toujours à apaiser une âme. Et celle qui a fermé les yeux ; celle qui n'a pas protégé ; qui a réduit en esclavage ; celle-là ne mérite pas une fin rapide. La vengeance de la « Princesse » mérite d'être lente. Et je suis sûre qu'une femme telle que vous doit le comprendre. N'est-ce pas ?

Tard le soir, ou peut-être tôt le matin, Agathe réfléchit sur le balcon de la chambre qui lui a été prêtée dans la villa Lorcasta. Les révélations de Sahra pèsent lourd dans son esprit. Cela change-t-il sa vision des choses ? La magicienne n'est elle-même pas innocente en matière d'exécution sommaire, mais elle réproouve la torture. De plus, si les souvenirs acquis de Miss Maria se limitaient aux évènements postérieurs à son licenciement, son essence n'est en rien « maléfique ». Mais cela ne prouve rien. L'essence de Sahra est également sans tache, se rappelle Agathe. La magicienne ne saurait condamner l'une ou l'autre. Pour autant, doit-elle ne rien faire ? Colère et justice ; vengeance et droit ; et là où le ciel était dégagé, le voilà désormais nuageux et sujet à une tempête. Comme Agathe regrette l'absence d'Alexandra. Son avis aurait compté.

Elle ne se sent pas de se reposer. Elle tourne en rond à en avoir le tournis. S'allongeant sur un lit beaucoup trop moelleux, elle fait silence. Comme aimerait pouvoir dormir. Elle ferme les yeux. Elle reste immobile. Inhumainement immobile. Soudainement, elle perçoit un son. Les pleurs d'un bébé. Elle se redresse et quitte sa chambre pour celle où ont eu lieu les révélations. Que ses hypothèses étaient bêtes ! Peut-être qu'en discutant avec la première concernée elle saurait quoi faire. Elle espère retrouver Sahra, mais c'est une domestique qui berce la nouveau-née en larmes.

- Pardon si M^{me} Espéria vous a réveillée. Elle est agitée.
- Ce n'est rien. Je pensais trouver sa mère.
- M^{me} Sahra a quitté le domaine. Une affaire urgente en ville...

Le sang d'Agathe ne fait qu'un tour ! Elle se maudit intérieurement de ne pas avoir assez bien raisonné ! Bien sûr que, désormais percée à jour, Sahra voudrait éliminer Miss Maria ! La magicienne quitte la villa et prend la direction des écuries. Elle doit faire vite. Qui sait de combien d'avance dispose la noble. Un bruit dans son dos ! Agathe se retourne et est frappée à la tête. Sous le choc, elle ne peut rester debout. Elle se protège le visage d'un second coup qui heurt son avant-bras droit. La douleur est aiguë. Faisant jouer les flux d'èrebe, la

magicienne fait apparaître dans sa main une flamme qu'elle projette sur son agresseur. Les vêtements d'une des femmes de chambre s'embrasent immédiatement. La colère décuplant le sort, la malheureuse n'a pas le temps de crier que déjà les flammes pénètrent par sa bouche et son nez. Agathe se relève. Son bras est douloureux, mais ne semble pas cassé. Au sol gît la femme de chambre. Sans un regard, Agathe entre dans les écuries et monte sur le premier cheval venu, dominant son esprit pour en faire sa marionnette.

Au galop imposé, la monture ne ménage pas sa peine pour atteindre la ville. Un simple sort permet à Agathe de faire apparaître devant elle les traces d'un attelage. La piste remonte à une heure. Par crainte de ne pas rattraper le temps perdu, Agathe pousse le cheval au seuil de ce qu'il peut accomplir, et arrive aux faubourgs de la ville en une heure. Les murs de la cité sont proches et les portes sont sûrement closes. La magicienne n'a pas le temps de discuter avec les gardes, qui ne la laisseront pas passer dans tous les cas. Pour se prémunir d'accusation, elle lance un premier sort qui plaque ses longs cheveux noirs sur son visage d'une façon fantomatique, et d'un autre elle se rend insensible à la matière et aux sorts protégeant la ville, au prix d'une fatigue considérable. À n'en pas douter, l'image d'une créature féminine lancée sur un cheval fou traversant, tel un esprit, les portes de la cité alimentera les légendes de Dianty pendant de nombreuses années.

C'est dans un état proche de l'évanouissement qu'Agathe finit par parvenir dans le quartier des quais, presque déserts. Là, elle voit une Miss Maria blessée et acculée contre un mur, trois hommes et Sahra lui faisant face. La jeune femme est armée d'une épée. Agathe saute de son cheval, et le cœur de l'animal s'arrête brutalement lorsque le contrôle de la magicienne se coupe. Elle trébuche et tombe, attirant les regards. Réalisant la situation, la noble se précipite pour assassiner la mendicante rendue folle, mais un fin mur de flammes se dresse entre elles. En frappant, Sahra voit fondre la moitié de la lame d'acier. Elle enrage.

- Stoppez ça, ordonne-t-elle. Ou je vous fais tuer par mes gardes !
- Sans arme à feu, ils n'approcheront jamais assez près pour pouvoir le faire, répond la magicienne en nage. C'est fini ! Rentrez chez vous.
- Rien n'est fini, hurle Sahra. Rien ne sera jamais fini !
- Elle est sous ma protection.

- Vous croyez ? À cette heure, oui. Cette nuit, peut-être. Mais n' imaginez pas une seconde que j' abandonnerai ma tâche !

Agathe voudrait faire preuve de défi, mais elle n' en a plus les moyens. Sa vue se brouille légèrement. La douleur à son bras et sa tête lui semble plus vive. Son muret de feu s' estompe imperceptiblement. Elle baisse les yeux et le fait disparaître.

- Vous faites le bon choix, reprend Sahra en dévisageant une Miss Maria catatonique et sans lucidité. J' ai eu tort de m' amuser si longtemps avec toi. Je croyais... Peu importe ce que je croyais. Tout se termine enfin.

- Non, dit la magicienne en faisant jouer les flux d' érèbe.

Un fil de lumière cristalline sort des mains d' Agathe et vient frapper les deux autres femmes.

- Qu' avez-vous fait ? demande la noble qui ressent un souffle au cœur.

- J' ai lié vos destins. Ce qui touche l' une, touchera désormais l' autre. Ce qui la blessera, blessera l' autre. Ce qui la tuera, tuera l' autre. Miss Maria a bien assez payé, et vous également. Je la ferai quitter Dianty. Vous ne la reverrez plus...

Agathe ne termine pas sa phrase. Face à elle, Sahra plonge son épée à moitié fondue dans le torse de Miss Maria. Les femmes hurlent de concert. Les gardes de la noble la saisissent, mais il n' y a rien à faire. La mendiante se tord quelques secondes, puis son corps et ses yeux arrêtent de s' agiter. Sahra également... La magicienne s' approche difficilement. Les gardes sont perdus. Agathe leur dit de mettre le corps de leur maîtresse dans la calèche. Elle jette un dernier regard sur la mendiante. Personne ne se questionnera jamais sur les meurtrissures de son corps. Tel est le destin des malheureux.

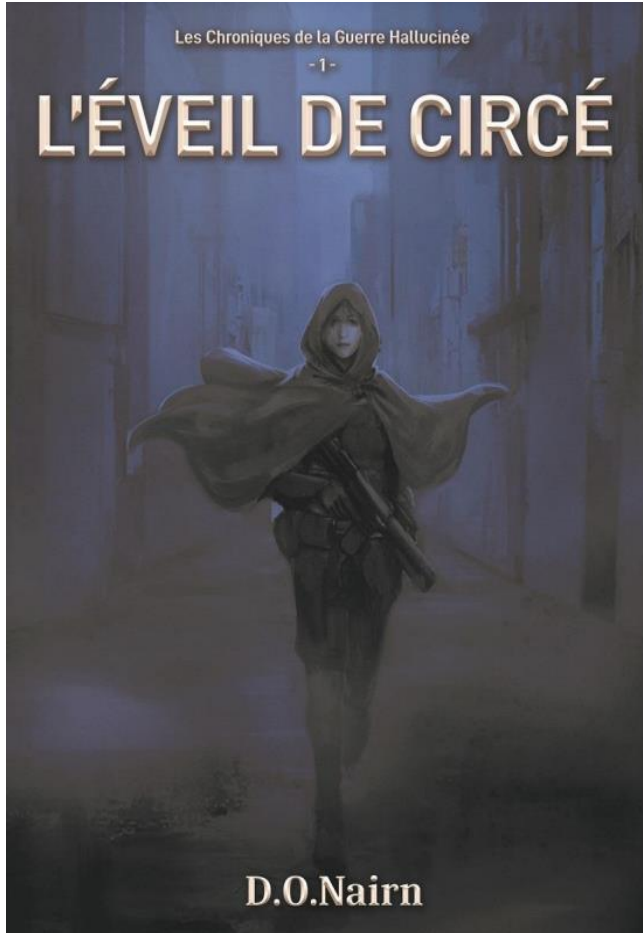
Sur la route pour rejoindre la villa Lorcasta, la magicienne veille la jeune noble désormais en paix. Une crise cardiaque justifiera son trépas. Il n' y a plus rien à dire. Ceux qui savent feront silence, ceux qui ignorent pleureront l' absence.

- Triste monde tragique, murmure Agathe en regardant le soleil se lever. Triste monde tragique...

Merci pour votre lecture.

Si elle vous a plu, venez découvrir l'Ulule de mon roman :

[L'Éveil de Circé](#)



Financement de septembre à octobre 2022